

# **AQUI NADA**

**Poèmes**

**Stéphane Prat**



*Cap de la Chèvre  
Morgat-Crozon  
Août 1999*

**aqui nada**

je me remets de Montréal les faux-culs électriques, le festival de ses bas-fonds, ses féeries calorifiques, ses terrasses infestées d'amplis, de câbles mégalomanes, les anges cupides de ses musiciens blouseurs, leurs alvéoles à écluses et leurs galeries de décalages horaires

je me remets la java de ses pelouses, ses carrées rubicondes, les aisselles bleues de son ciel, son plateau Mont-Royal et son Mississipi : la rue Saint-Denis, charriant ses kilomètres cubistes de peaux rougies, ses américaines belles comme des africaines, tribus Coltrane dans une forêt vierge de blanches

je me remets ce pianiste de blues aussi légendaire qu'inconnu qui gèle le jeu de ses musiciens trop admiratifs et à l'âge de pierre tombale s'envoie les concerts comme des Pernod purs, et cet immense rasta en transe des roustons, sur l'orchestre roulant de Jazz New Orléans, sautillant de la plante, guibolles en sauterelles, cramponné au rythme comme à gravir l'échelle

Richter  
posée contre les murs du son d'une mer  
de paupières

saucées jazz, salsas salées, pistons en pastèques élastiques, quinze aubes de brouillard et Sainte-Catherine que le trottoir est magique ! quand au petit jour bricoleur on enquille son cœur de bois dans les dentelles parfumées d'une gazelle ensorcelée par une rengaine sexuelle qui refuse de la quitter

les paquets d'oiseaux s'ouvrent et se referment  
autour de l'ange qui balaie leur merde

je me remets le dernier verre aux Foufounes Electriques, rade souterrain rue Sainte-Catherine encore, Montréal toujours, où sourdait la mémoire méticuleuse de William Burroughs, où on fit le plein de chichon et de moelle céleste avant de s'envoyer le continent sur le panaris du pouce, et dont dit-on le tôlier amoureux des maudits français partit finalement voir en Mescaline s'il y était

je revois les Rocheuses, aux basques du banlieusard intrépide, alias Grand-Ourse-Aux-Trousses, défoncés à l'huile, au tabac et à la route, hennissants sur les deux cent quatre-vingt chevaux moteur de cette allumée qui passait le clair du temps à sourire, et les reste à régler son radar anti-bœufs, à rétrograder, à doubler par le décor, en laissant ces massifs bleus giclés de la pampa d'Alberta, comme de lourds brouillards à réaction ultra-lente, lui offrir l'illusion d'une liberté trop chère pour les hommes et trop réelle pour les dieux que nous étions

quatre mille miles et quelques siestes agitées plus à l'Ouest, Souris-Au-Danger, flanqué d'un braqueur jovial et d'un coiffeur cocaïnomane en cure, Souris-Au-Danger attendait en pied de grue son poteau Grande-Ourse-Aux-Trousses savait-il déjà ? contemplant la nonchalante pantomime des flammes, fumant la skunk locale, tâchant d'oublier une digestion catastrophique, bâillant aux coyotes, Sourit-Au-Danger savait-il qu'il venait de gagner une vie ?

je me remets l'aurore tropicale des nerfs, le radio-cassettes brûlant et le banc de bières plates échoué sur le plancher de la tire, quand on sillonnait aux alentours de détours identiques la banlieue labyrinthique de Winnipeg, à la recherche d'une adresse incomplète

je me remets ce whisky ocre au clair de l'eau, tranquille à l'ombre comme une loupe saumonée, regagnant lentement la bonne température, et son bûcheron, après trois beuzes légers, nous déverrouiller les portes de la forêt

et toi, Grande-Ourse-Aux-Trousses, tu n'interrompais ta jactance que pour te sidérer en suisse que la liberté fût réelle, que l'épine dorsale du monde, les Rocheuses, fût effectivement l'épine dorsale du monde et qu'on y fût aussi éternel qu'un moustique écrasé nonchalamment en pleine jouissance

je me remets la fleur de Sainte Hyacinthe trimbarrant ses séquelles de cocaïne comme des étamines cérébrales et taillant des pipes comme une môme s'envoie un régiment de berlingots, consciencieuse et rêveuse, tandis que le car transcontinental puait tranquillement des pieds bots et faisait pour la trois cent soixante-cinquième fois le même rêve

et les colossaux profils de Naramata, primitifs encornés dans le soleil en soie, étranglé alanguie dans l'Okanagan lake, tanneur tanné des peaux en fonte des sommets et des parfums des tifs blancs et roses et macaques des fruitiers de la Vallée de l'ennui pirate

je me remets la tramontane albinos de Kérémeos, je me remets ses déserts sans mirage et ses serments sans loi, je me remets ses amitiés célébrées sur l'aile du mensonge, je me remets ses voyageurs immobiles intraitables et fiers qui ouvrent leur porte aux légendes inconnues et prennent enfin l'oiseau et taillent l'air de rien la route immanquable de l'immanquable destin

je me remets la carrée du sculpteur ébéniste Enduro, posée à flanc de forêt british colombienne, dans l'échancrure prometteuse de la neige de février, sur les courbes rose fougère d'une nature encore pendue à son biberon de feu  
je la revois posée là comme un roc en rondins, avec sa terrasse en paquebot, sa cheminée conique, ses sculptures évolutionnistes et son rat capricieux

je me remets Demande à la poussière de John Fante,  
Montréal de retour, cet hiver bleu et sec où Bush rasait  
Bagdad  
tu fredonnais Ava Pop tu fredonnais Voilà l'été! des  
Négresses Voilà l'été!  
je lisais la géniale fente de poireau du mangeur de vaches sur  
pieds, John Fante, scénariste cruciforme  
et tu taillais le temps en douce vers ces contrées désertées où  
Grande-Ourse-Aux- Trousses et Sourit-Au-Danger  
t'apprenaient à souffrir, à faire souffrir t'apprenaient

môme à l'amour  
parfum préféré  
du sang

je me remets le Modigliani, le restaurant classos dont on  
respirait les poubelles en descendant de notre pigeonnier  
l'échelle glacée, à l'angle Christophe Colomb-Brébeuf  
je me remets ses mannequins vivants, les crêches de sa  
vitrine, ses lasagnes carboniques ses carbonara, ses pizzas  
Elizabeth ses Calzone Firestone, le tire-jus en pochette dans  
le verre à Chianti, la comptine du vieux continent et tutti  
quanti, la fricaille québécoise dans son aquarium boisé, l'ouïe  
feu turquoise de ces piranhas trisomiques dans la tamise  
chinoise des chandelles cru bourgeois, les serveurs très pâles  
comme des linges sans trou du cul, les serveuses aussi  
napolitaines que des Joconde sans moustache  
seuls les sourires jaunes de l'italien de Montmartre sont de ce  
voyage clinique au pays de cognac  
une feuille de soin identique sur chaque table opère la magie  
sans magie d'un Stromboli endormi

Montréal marée basse mains lasses

son été retiré ses cuirs blancs de colère  
les traces épaisses des os ronds de l'hiver  
les grappins métronomes les morves fumantes  
des trottoirs sans rue des enfants mystérieux  
des moteurs écumants les sots joints de culasse  
des tripots souterrains les regards de poudreux

dans l'hallucinant silence  
de l'errance  
le hasard est une nécessité  
comme une autre



*Brest l'Harteloire  
Avril-Mai deux mille un,  
Retraillé par Henry Noc  
Pour Jeannette Baxter  
En février deux mille cinq  
A Saint-Servan sur Mer*

## **ballade brestoïse**

### **Face A**

#### **1.**

On débarrasse Brest  
De ses trésors rouillés,  
On casse on classe on passe  
Par les couleurs ankylosantes  
De charbons charmeurs chamarrés,  
De pourritures grassouillettes

Des greniers enterrés  
On entasse littérature  
Et traces démodées  
Dans un fourgon rempli de trous  
Panoramiques par où déquillent  
Les routes identiques

Le fourgon a la feuille dure,  
Le démarreur idiot,  
Les feux décoratifs,  
On le recharge et on décharge  
Ses minutieuses ordures  
Dans la forêt de fers forgés

Pourtant encore puant  
De cette daube disparate,  
On le meuble comiquement  
D'appartements coquets,  
De jouets acrobates,  
De plantes pantelantes

On déménage en catastrophe  
Des ménages catastrophiques,  
On accommode on raccommode

Les fuites épisodiques,  
Les lascives ruptures,  
Et bien sûr les amours

\*

Cheveux-Longs-Borgne est un  
patron  
Qui n'emploiera que l'amitié,  
Un bagnard artisan  
Sapé en gigolo,  
Crapule capricieuse  
D'une honnêteté étonnante

Enfant de l'abandon  
Que ses femmes jamais ne quittent,  
Mais que jamais il ne retient,  
Se les engrosse en douce,  
Peuple son territoire  
De petits anges démoniaques

Son entreprise se dépense  
A perte, se débat  
De ses centaines d'ailes  
Équilibristes et écumantes,  
Au bord des failles gigantesques  
Des idioties modernes

Les négociations salariales  
Sont les orgies sans fil  
D'ogres fous faméliques,  
Débauches d'énergies vitales,  
Digestion hallucinogène  
Et désaccord final

On soigne sa gueule de bois  
En décollant un piano ébène  
Du parquet patiné  
D'un aïeul très ému  
De céder de son marmot  
Les dernières empreintes

\*

Un piano est un meuble  
Aimable et très bon patineur,  
Léger comme un nerf d'ascenseur,  
Une bête aux joues de béton,  
Aux pieds de grue huppée,  
A l'équilibre aveugle

Piano droit à deux,  
Piano à queue à quatre,  
La répartition des portées  
Est une science sans merci,  
Une improvisation  
Dont l'erreur est la règle

Les angles de la cage  
Étranglent les thorax  
Sanglés et grimaçants,  
Escale à chaque étage,  
Le carrelage gris s'enfoncé,  
Les murs suent des sons

Comment peut-on être assez con  
Pour porter un piano?  
Et le muscle résonne  
Comme creuse un cerveau  
De cette question monotone  
De Brest aux Côtes du Léon

De la Rade au Trez-hir  
Du Conquet à Portsall  
Tout un troupeau de pianos  
A distribué ses beaux menuets,  
Ses cadeaux de la lune,  
A des manchots de luxe

## **2.**

Au volant de sa mécanique  
Sourdingue et colérique,  
Rue de Siam en plein grain,  
Cheveux-Longs lorgne son prochain  
Comme un dieu de gouttière  
Crache sur un chien trop gâté

Je sais que c'est la der  
Des der que je m'enfile  
Dans les flancs anthracites  
D'un piano débonnaire,  
M'enfonce de son cœur  
les ronces du silence

J'ai un roman en ruines  
Et une femme au chaud  
Qui me rongent le sang,  
Rue de Siam, dans sa rance  
Bruine je suis miro,  
J'ai déjà changé de turbin

Me reviennent en tête  
Des scènes obsédantes,  
D'ordinaires relations louches,  
Des leçons d'animalité,  
Photographies involontaires  
Du turbin enterré:

Cette oiselle plumée du bec,  
L'assistante sociale aux basques  
Comme une belle mère en merde,  
Son matelas noirci  
De flaques mouchardes,  
De combats monstrueux

Son clapier accroupi,  
Le rêve dans le four,  
Les boucles de tapisserie  
Sur la figure heureuse  
De sa liberté insalubre  
Oblitèrent des timbres d'ombre

La phacochère de Keredern,  
Adolescente cachetonnée  
Fardée comme un cadavre,  
Le cul carrément mauve  
Qui à tue-tête à sa fenêtre  
Bramait I love to love!

L'amnésique paralytique,  
Idiot bel oeil de Bellevue  
Plus lourd et sourd que son fauteuil,  
Ébloui par les planches  
De son poisson blanchi  
Dans son globe cubique

Les vilaines villas de la rade,  
Les parades de pavillons,  
Les cossus arrière-cousins  
De corsaires bouseux  
Qui vont jusqu'à offrir  
Aux larbins un verre d'eau

Des avocats brestoïis  
Les cadavres d'archives  
Qui sentent le poisson,  
Leurs sous-sols présomptueux  
Qui éteignent les incendies  
Et débloquent les ascenseurs

Et Morlaix la mortelle  
Et ses carrées moyenâgeuses,  
Cette armoire arrimée  
Comme une génisse folle  
Se débattant contre une enseigne  
En pissant de la corde

On se fait battre en neige  
Par la bruine cachère,  
Le cul du fourgon accolé  
A la vitrine tête-bêche,  
Bombe et tombe le nerf  
La fringale d'adrénaline

J'ai un roman en ruines  
Et une femme au chaud  
Qui me rongent le sang,  
Rue de Siam, dans sa rance  
Bruine je suis miro,  
J'ai déjà changé de turbin

Je sais que c'est la der  
Des der indiscutable  
Que je descends à reculons  
Les trois marches interminables  
Du magasin en velours,  
Mon beau piano en bandoulière

Adieu cochons Adieu!  
Musiciens de mes manches Adieu!  
Mes pauvres riches, pauvres  
tricheurs  
Adieu! Adieu! Adieu!  
Travailleurs trimailleurs Adieu!  
Lentes rentières Adieu!

A deux on sort le piano neuf,  
Sur des oeufs les passants évitent  
La masse soufflant comme un bœuf,  
La rue d'Aiguillon file,  
Rutile comme un lion  
Dans une cage d'eau

## Face B

### 3.

Il cesso l'ho profumato,  
J'ai parfumé les chiottes,  
La cour intérieure en lucarne  
Engueule dans le calme  
Février enfiévré,  
Ses montées démentielles

Dans la mousse de ta baignoire,  
Tu t'es attifée de soir,  
De frissons noir platine,  
Tes hanches rétrécissent  
Dans une blancheur enfantine,  
Seuls tes seins te trahissent

*Moi* : Tu n'es personne d'autre,  
Ce sont des conneries de poète!  
Tu es là, toute là,  
Tu es de celles qui voyagent  
Reste-t-il du rouge?  
Qui voyagent dans leur sang

Tu es un voyage épatant,  
Tu ne te limites qu'à toi,  
Oui du blanc ça ira!  
Je serai ton morse,  
Te suffira de me lire,  
Me suffira de t'écouter

(Deux mois que je turbine,  
Que je resserre les boulons  
D'un bourrin romanesque,  
Que j'essuie les bourrasques  
Magiciennes d'un feu glacé  
Qui me laissent méfiant)

Oui, ailleurs c'est ici,  
Un doigt de whisky, aussi oui.  
Ce Quartier Saint Martin,  
Les dentelles de ta carrée,  
Me déposent le cœur  
Dans des corps dégorgeants

(Impensable comme j'éponge  
Dans la marge d'un mot  
Comme vie comme singeries,  
Comme ronge ces personnages  
Ce mouvement constant  
Et perpétuellement content

Des phrases simplissimes  
Infestés d'humour nègre,  
Hallucinogènes et aigres,  
Ou au contraire sans repère,  
Pointilleuses et sans fin,  
Se lèvent comme un jour)

C'est ici qu'elle se joue,  
Cette magie inconcevable,  
Que refluent les raffuts  
Que font les plaies sauvages  
De tes caresses dans mes songes,  
C'est à toi que je me dois

*Toi (en italien, avec mon mauvais  
accent):*

Aujourd'hui c'est la vie  
Qui décide de parler!  
Nous ne sommes pas infaillibles  
Devant les fables de l'amour,  
Nous ne sommes jamais de taille  
Quand il décide de l'ouvrir

Me cueille par surprise  
Ton cirque de printemps,  
Le cœur gauche embroché  
Dans ton ébauche de parfum,  
Tes écueils montés en neige  
Me coûtent déjà un bras

Je ressors aussi sec,  
Jette un sucre à mon caoua  
Comme à un chien bigleux,  
Et m'attelle en bon tâcheron  
A trouver à mon roman  
Une fin à cette hauteur

\*

Une drachanéa beatnik  
A la fenêtre comme un chat,  
L'œil immobile et vertical,  
Tourne ses griffes vertes  
Sur le satin bleui  
D'une neige d'huile

Les colonnes de draps,  
Le plafond sans fond ni forme  
Bouffent les faux-jours rouges  
De la rue sans passage,  
Un moteur écrase en douce  
Un moment en montant

De ton atelier habité  
Les chantiers désenchantés  
S'échangent comme les doubles  
Fonds d'images blanches,  
De photographies noires  
De Florence et Venise

La botte s'est fourrée  
Dans toutes tes guêpières,  
Partout on trouve trombonés  
Des trombines à la De Vinci,  
Des jardins italiens  
Dans des tiroirs secrets

Chaque matin j'y écris  
Aux poubelles célestes  
Des lettres en flammes pourries,  
Des prouesses terrestres,

Mes aventures de ratures,  
Mes engelures vengeresses

J'écrirai deux mille un,  
Ce siècle d'insectes savants,  
J'écrirai le malin,  
Les mystères de sa misère,  
Et puis non j'écrirai!  
La beauté de mon gros nombril

\*

Tes fusains aux petits oignons  
Prennent en moi l'enfant  
Par les couilles de l'âme,  
Lui descendent les dents de lait,  
Le lézardent des murmures  
D'une chair animale

Tu as le sens du blanc,  
De la page qui tourne en rond,  
La maquille de tes cirages,  
L'embaume lentement,  
Tu as le sens du vent,  
Te brises vive et t'ensemences

Au-dessus de mon long roman,  
Dans son angle mortel,  
Pend ton portrait de moi  
Exécuté en trois secondes  
D'inattention totale,  
D'abandon inexplicable

J'y tiens une casquette en cuir  
Comme un rat par la queue,  
Tranché par le sourire,  
Les yeux pris de panique,  
Dans l'insomnie d'une nuit bleue,  
Sur des petits os élastiques

J'y suis un clown amer  
Dans son brouillard vermoulu,  
Avec ses pieds en caoutchouc,  
Son sexe de cachalot,  
Un mignon petit mort au rat,  
Une poupée morfale

4.

Il cesso l'ho profumato,  
J'ai parfumé les chiottes,  
La cour intérieure en lucarne  
Fume de la pluie d'août,  
De ses sels silencieux,  
De ses enfants sans vacarme

L'ère des cartons est ouverte,  
Du départ permanent,  
Notre carrée est un hall de gare  
Affecté au serment,  
Notre rue Georges Hamon  
Parle d'une voix étrangère

J'ai touché là mon fond,  
Ma fin en forme de fêlure,  
Débranché les poumons  
Voyageurs du roman,  
Les fourre avidement  
Dans son carton déménageur

Tu m'attends attendrie,  
Clés du cloaque en main,  
M'ouvres les escaliers,  
Fiore del mio sangue,  
Me tentent tes longues formes,  
On feule patiemment

J'ai des vertiges, me démange  
La sérénité retrouvée  
De l'araignée pendue au fil  
Qu'un rêve de festin,

Un doux gratin de cuisses d'anges,  
Vient de lui dévorer

Place Guérin les cochonnets  
Effraient fort les pétanqueurs,  
Je tremble tu m'examines  
Les minuscules cicatrices,  
Déjà jalouse et lasse  
De mes souffrances mineures

En terrasse du Royal,  
Sous ses promesses de pluie,  
Tu plais avec violence,  
Comme la mort déplaît aux rats,  
M'essaimes dans les yeux  
Des manches que tu démanges

Sous tes avenir de miroirs,  
Tes montagnes de peaux,  
Je me reconnais de justesse  
Et vide les tiroirs  
De mon roman averse,  
Recouvre enfin la Terre chauve

Et taille dans ce caillou  
Soixante et trois facettes,  
Aux geôliers modernes de Wilde  
Tire le cristal perpétuel,  
Et les livre, âme en quête,  
A l'écrin de ton cou

*Saint-Servan/mer*  
*Samedi 25 Août 2007*

### **fin de chantier**

La route, c'est de la préhistoire.  
On en est aujourd'hui à la rue. L'errance est cuite.  
Le sauvage arrondit ses angles, au coin du feu national,  
dans sa carrée propriétaire.  
Les grands espaces ont viré en parcs, les littoraux en  
réserves,  
les réserves en conservatoires de poissonneries et d'oiseaux  
faucilles,  
les conservatoires en viviers de pisciculteurs saumonés,  
d'ornithologues aviaires.  
Le social humain tient à la fois du zoo, du musée et du  
laboratoire.  
On s'est scientifiquement traqué et on s'est trouvé.  
Les territoires qu'on n'a jamais foulés ressemblent à s'y  
méprendre aux  
lieux-dits dont on a déjà disparu.  
Dans les restes du monde,  
partout où on peut encore échapper au rétrécissement  
du vouloir-respirer,  
du partage et de la générosité,  
il faudrait avoir des mœurs de lézard,  
l'appétit du manchot et des aspirations de hérisson  
pour survivre.

"On ne part pas !" chantait déjà  
Rimbaud l'aveugle, et le Manchot Cendré après lui,  
tout en mettant infatigablement à la voile.

On pense désormais à  
l'espace,  
il n'est plus temps de penser à soi,  
paraît-il,  
il faut sauver l'espèce.  
Il y a pourtant en espèce,  
en soi,

une infinité de routes qui ne mènent encore nulle part,  
et changerait-on de planète,  
qu'on n'aurait rien d'autre à partager.

**Michael Hawkswood**

je m'étais déposé en Nouvelle Ecosse  
au flair  
en catastrophe  
sur l'île migratoire finistérienne  
dérivée du Digby Neck  
le temps de me désaltérer  
l'ego

ici il fallait voir  
comme il fallait se passer de l'homme  
pour voir !

le geai bleu avait toujours un épervier  
au cul  
surtout quand il était seul

les corbeaux entêtés décimaient en meutes  
entières et lévrières  
les pins pâles et nonchalants  
dans un sens puis dans l'autre  
comme la rotation de la Terre  
s'inversait toutes les trente  
secondes

le faucon Pèlerin fauchait ras  
les idées noires des rongeurs  
les battues aux coyotes  
et son cri de crécelle  
coincé  
dans un éclair de vent  
faisait se recroqueviller  
les bites  
de toutes espèces

en remontant mon falzar  
pêche déposée rouleau en main  
j'aperçois ce premier matin  
Michael Hawkswood sur le nez  
d'une falaise  
mimer le vol coulé du vautour  
avec les bras  
en levant les yeux sur une ombre d'envergure  
ozone

c'est le premier vautour que je vois  
c'est en fait comme ça que j'imaginai l'aigle  
milanais  
et ses cercles glacés  
c'est la première fois que je vois  
Michael Hawkswood aussi  
et il m'accueille comme un frère  
il a pourtant passé la nuit  
une cognée contre la hanche  
au cas où  
il avait hâte de me parler

cette nuit faut préciser  
j'ai arrimé ma toile à l'aveugle  
à six pieds de la sienne  
sans l'entendre tourner  
ni se retourner le moins du monde  
dans la tempête grêle

Michael est né deux fois  
me contera-t-il deux fois  
il a changé de nom  
en pointant au hasard  
le relief boisé et peuplé de proies  
de serres d'éperviers  
d'un coin baptisé Hawkswood  
sur une représentation colorisée  
de la Grande-Bretagne de Jean sans Terre  
et je trouverai instantanément  
normal  
que le geai bleu trouve  
si seyant

de se poser sur sa tête

le jour où je quitte l'île pour le Cap Breton  
Terre-neuve et ses colonies de femmes  
l'automne est immobile  
nul  
ne vole plus  
le silence est éblouissant  
et en singeant mon accent français  
Michael me crie : « It is eu goude day to daïe ! »  
et cette vieille branche d'Hawkswood plie  
s'agite  
sous le poids tendre et subit  
d'une brassée de vautours  
qui secouent et rentrent en cœur  
un cou flamand et rouge  
dans leurs épaules  
étroites



## Yvette Eñvor

Yvette Eñvor ne décolère guère  
qu'avec les jeunes de son quartier  
de la Découverte, vrai :  
je l'ai surprise l'autre midi  
à mener conversation et conciliabules  
si détendus et complices  
avec des jeunots receleurs  
qu'en décollant du parking  
de l'Intermarché de Bellevue  
j'étais parfaitement convaincu  
qu'elle venait de renaître  
sous mes yeux  
et que le reste du temps  
elle avait tout bonnement oublié  
qu'elle n'est pas folle  
mais Yvette Eñvor n'oublie jamais  
voilà la vraie Yvette  
Eñvor n'oublie pas

mais avant ce soir là  
un soir de juin dernier  
je ne la connaissais pas plus que ça  
et elle-même ne m'avait probablement  
jamais vu de sa vie  
avant ce soir-là :

elle commence par insulter gentiment  
ma voiture  
la rouille des portières  
la boue cabossée de la plaque  
mon créneau indélicat rue Georges V  
dans le reflet de son bar liquidé  
entre une bétailière familiale  
et une poubelle électrique

à peine quelques reproches  
en boudant en shootant dans le vide  
renardée de grimaces imaginaires  
rien d'inquiétant en somme  
rien que la rue  
routinière

mais rue Clemenceau elle prend aussitôt  
à témoin les passants  
elle les apostrophe elle les pointe du doigt  
les incendie pour finir  
par se défiler si muets  
devant leur responsabilité  
si bien que le zinc à craquer de La Civette  
s'effeuille comme une antenne  
en rafale  
et se masse sur le trottoir  
à picorer sottement la scène  
qu'Yvette me ménage  
et très vite je ne parviens plus  
à déterminer qui  
d'Eñvor ou de mézigue  
le trottoir soutient au juste  
s'il soutient encore  
d'ailleurs  
ou pas

dès que je me retourne sur elle  
Yvette Eñvor prie  
elle se consume de jalousie  
elle me reproche mes pets au lit  
le parfum musqué de mes pieds  
elle s'esclaffe  
au supplice  
goguenarde :  
*C'EST ÇA CASSE-TOI ! AH MAIS !*  
*C'EST UN PEU FORT TOUT DE MEME !*  
*ET TELLEMENT FACILE ! HEIN !?*  
elle chambranle la porte  
avec une telle joie  
et confirme si fort une à une

les mille et une rumeurs  
de trahison d'infamie  
que tous les étages de notre numéro  
soixante et dix-neuf  
me menacent du dix-huit  
en cœur

aucun doute  
pour tous et pour chacun  
au sol comme dans les terriers  
du ciel bétonné  
je n'ai pas volé ma peignée  
et en décrochant Yvette  
Eñvor de mon poignet  
avec l'extrême délicatesse  
de ma situation  
je ne m'emmène pas très large  
par notre escalier en colimaçon

au second  
j'entendais encore Yvette  
Eñvor susurrer à la porte  
son soulagement que j'eusse  
disparu de sa pensée  
et en chasser aussi les voyeurs  
qui n'avaient rien  
à y voir  
eux non plus

un brin retourné  
je retrouve au nid  
ma manchote cendrée  
sous nos ardoises tièdes  
son parfum de loukoum  
ses oeillades flamandes  
et loin de s'étonner de ma scène  
clocharde et céleste  
elle m'apprend au contraire  
qu' un peu plus tôt Yvette Eñvor  
est déjà redescendue  
sur terre  
à l'heure de l'apéro

du goéland  
pour la complimenter  
devant la caisse du Shopi  
pour sa beauté étincelante  
et les rondeurs de son âme  
ce qui la trouble fort  
ma peau mon âme  
parce qu'aucune autre bergère  
qu'Yvette Eñvor  
dans cette épicerie lourde  
n'a semblé remarquer sa présence  
pas même la caissière  
qui l'a laissée partir  
sans payer :

*"à croire que j'étais  
pour quelques minutes  
devenue LA femme  
invisible..."*

morale :  
ce soir de juin  
où nous n'existons plus  
que pour Yvette Eñvor  
il convient de passer à l'as  
une pleine année de courses  
et d'en rincer le reste  
de la semaine  
les joyeux hérons  
les poches et les épaves  
de nos bas sablons

## santé

le trou de la sécu ne cesse de rétrécir  
on flatule de santé on espère  
de plus en plus longtemps  
vivre de plus en plus

le respect des neutres est obligatoire  
et mutuellement remboursé  
si insatisfait  
si suffisant et si bon! Oh si bon!

le cancéreux fume sous les trombes,  
les silos subliminaux entubent  
les colchiques si prisés  
de nos artisans post-indus,  
nos partisans de l'effort  
tiers payé et sur-actif

le souffle longue durée, l'oxygène  
ont détrôné aux têtes de nos gondoles  
la chimie laborantine élaborée sur les rats

on empote on assainit  
les vices de forme les envies,  
les liqueurs les huiles  
essentiels à la mort,  
au dérèglement de la vie

on légifère sans tergiverser  
des protocoles de longévité,  
le cheptel clinique paît en liberté

devant les échoppes désertes  
de la ruche surpeuplée,  
bat de la semelle et glaviote  
le quidam nostalgique

le vieillard fume en loucedé  
dans la cuisine du cafetier  
criminel comme un enfant,  
il n'y a pas dix ans,

y finissait d'écluser son demi,  
après la fermeture,  
en guettant la ronde  
des condés désespérés  
de trouver contrevenant à serrer  
et un bouge hors décret  
où s'en griller une  
au chaud

Sainteté de corps !  
Que l'année te soit courte !

et le vieux plaint une nouvelle fois les jeunes,  
et l'haleine surchargée,  
grimaçant comme un nouveau né,  
il rejoint son jaune  
sur son coin de zinc  
si essentiel à sa santé

## **l'acteur**

il ne joue pas  
vraiment :

il aboie ses ordres en morse  
aux goélands organisés  
en rangs d'oignons sur les clous  
du quai Bajoyer au container  
Chateaubriand

il s'est replié dans la guérite du bus  
à couvert de sous-vêtements géants  
trois lunes serties au calot  
le pli kaki réglementaire  
la barbe assortie tirant sur le jaune  
le cuir bas et miroir  
le front responsable et démasqué  
le torse mercenaire

il reprend un terrain précieux  
sur les pousses de papier  
qui frisottent en séchant  
sous les ergots blancs  
du jour glacé

il ne se rendra qu'à la gare  
seul au fond  
du premier transport en commun  
la gare désaffectée depuis cinq ans  
investie par les croque-morts bénévoles  
par les cercles de souffleurs  
de vitres écornées

d'ici midi il aura troqué  
la stratégie fantomale  
pour la mitre de l'aide soignant  
le tablier de chaux vive et les semelles épaisses  
de la tambouille médicale  
et il sera par les grandes portes

entré en conversation  
avec les autorités spirituelles  
de la circulation  
charcutière

sur le coup du quart  
on sursautera haut  
en sortant du fournil  
une boule carnivore sous chaque bras  
vertement cuisiné  
par ce barbu en kilt  
les poils des mollets roux  
épais et pimentés

dans son français écossais  
ou ses outrances muettes  
ne feront plus un pli  
ses pantalonnades guerrières  
ni son hygiène hospitalière  
et les sous-titres de ses pensées  
défileront directement  
sur les caries de ses chicots  
jaunes également et déchaussés

les enfants du buisson  
des bassins aux noms caves de corsaires  
se donneront rendez-vous sans préférence  
aujourd'hui comme hier  
au hasard de ses rôles défigurés  
de ses costards récurrents  
sur leurs marches à moineaux  
transformistes

il les reçoit invariablement  
quelque soit l'altitude  
en migrants rescapés  
de la grue cardinale  
contorsionniste  
et infiniment chatouilleuse  
du soleil

il les embrassera  
en les engueulant  
il les engueulera  
en les embrassant

il ne joue pas  
vraiment :

les enfants sans limite  
du pavé escroc et pacifique  
ne doivent rien devoir  
à personne  
ni rien ignorer  
des sens giratoires  
inutiles  
de leur liberté  
insulaire



## **La méprise (version Finistérienne)**

Dudu téléphone toujours  
au moment où  
je ne m'y attends plus

ce soir-là j'ai mis la dernière main  
au roman d'un Sosie  
autant dire que je ne me mets  
plus guère  
la main dessus

gare au Sosie !  
je vous le dis

je m'attendais aux débordements  
de coïncidences dont Dudu se délecte  
habituellement  
au lieu de quoi il est intarissable  
je ne comprends d'abord pas pourquoi  
à propos d'un auto-stoppeur qu'il a ramassé  
juste après midi  
sur la voie  
express :

je me disais bien que je l'avais vu  
quelque part  
sa voix me parlait fort  
et quand je l'ai regardé  
j'ai réalisé  
qu'il s'agissait de toi

oui toi  
tu me parlais d'écriture  
là  
dans mon Espace sans contrôle  
technique  
comme tu me parlais d'écriture  
il y a dix ans  
c'était exactement  
ça

tu étais simplement  
plus jeune  
forcément

quand je lui ai demandé où  
à Douarne exactement  
je devais le déposer  
il m'a annoncé qu'il bossait  
sur le Pont-Aven  
le Pont-Aven t'entends bien  
un ferry à quai  
là-bas  
cet aprème

la coïncidence était fort  
insidieuse

Dudu a vu  
d'autant plus trouble  
que je resserre moi-même  
je vous le disais  
les écrous de cette  
mécanique fictionnelle  
tournant autour de l'expérience  
de l'autre  
soi-même

mais surtout à Pont-Aven  
on me reconnaît encore  
inopinément  
pour m'y être saoulé  
deux ans de suite  
et encore aujourd'hui à vingt ans  
de là  
quand je m'y retourne  
pour essayer de fixer les souvenirs  
de visages de physionomies  
familiers  
des petits sourires en coin  
éclosent  
et disparaissent

coïncidence aggravante :  
j'ai précisément visité l'avant-veille  
ce Pont-Aven  
le ferry pas le patelin  
ancré en face  
de la Cité d'Aleth

un ferry méconnaissable  
pour tout dire  
plutôt un centre de croisières  
en fait  
équipé de sixièmes sens  
bio-technologiques  
empaqueté comme un paquebot  
d'œuvres d'art majeures  
d'esthétiques futuristes  
l'hôtellerie étoilée et capiteuse  
des salons pilotés comme  
des pistes hélitreuilleuses  
un bâtiment tellement bath  
qu'on n'imagine plus  
à son bord  
vivre  
à terre  
s'y reproduire  
ou regarder la pluie  
tomber

l'existence de ce Sosie  
m'est donc quadruplement  
capotante

mais Dudu n'a pas  
fini :  
t'es pas encore rendu  
un peu de patience  
écoute :  
j'arrive à Plougastel sans encombre  
particulière  
j'embarque Adrien dans l'Espace  
devant son  
école

on dépasse Mathieu très droit  
sur son biclou sur le chemin  
piétonnier  
on se ramasse tous les trois  
à la maison  
et je déplie le télégramme sur mes genoux  
et te revoilà en page culturelle  
et où ? je te le donne  
dans le  
oui oui bien sûr  
parce qu'entre temps t'es devenu  
écolier américain des Beaux Arts  
au Gauguin Institute  
et ton projet d'étude réside  
dans une installation de voiles  
sur l'Aven  
tu tends tes tissus d'une berge à l'autre  
mousquetonnés dans la roche  
tremblants  
le zef y crée une houle  
très poétique  
le canard t'as même pris en photo  
sur le pont  
du moulin de Rosmadec  
tu as pris quelques années  
et tu as l'air content  
de ne plus turbiner  
sur le Pont-Aven

et Dudu de se tordre  
de s'étendre  
à l'autre bout  
du fil :  
si si je t'assure !  
j'ai montré le portrait  
du journal  
à Nathalie  
la mienne pas la tienne  
tu suis toujours ?  
et elle m'a demandé  
ce que tu foutais  
là-bas

as-tu déjà  
entendu  
dédoulements  
plus réels ?  
non  
jamais  
vrai  
et je raccroche très rêveur  
un inexplicable espoir remonte  
lentement  
de moi  
une promesse gastro-cérébrale  
de métamorphose  
quelque chose de salivable  
de mémorable  
ou quelque chose  
dans ce goût-là

pourtant quand six mois plus tard  
Dudu déplie l'article culturel en question  
délicatement  
conservé  
dans son larfeuille  
concernant le Sosie  
artiste  
(pas l'auto-stoppeur évidemment  
dont il n'a tout de même  
pas tiré le portrait  
avant de lui serrer  
la pince  
et de me regarder  
me tirer en retard  
par la passerelle de ce  
Pont-Aven)  
je ne m'y trouve  
aucune  
ressemblance  
avec ce plasticien  
armor-ricain

si peut-être là  
dans l'absence de volonté  
du menton  
le front ou la générosité  
du sourcil  
mais non  
finalement  
avec la meilleure  
volonté  
du monde  
rien

**morale :**

il y aura toujours méprise  
sur la marchandise  
individuelle

on ne ressemblera jamais  
que par erreur  
au personnage dont on est  
l'acteur  
et soi-même on ne trouvera  
qu'accidentellement  
pied à mettre  
dans sa chaussure  
et encore  
personne  
alors  
ne saisira vraiment  
ce qu'il y sera venu  
fouler  
au juste

Dinan,  
Février et Octobre 2008

## Schopenhauer sauvé du feu

*« La vie et les rêves sont les feuillets d'un livre unique. La lecture suivie de ces pages est ce que l'on nomme la vie réelle ; mais quand le temps accoutumé de la lecture (le jour) est passé et qu'est venue l'heure du repos, nous continuons à feuilleter négligemment le livre, l'ouvrant au hasard à tel ou tel endroit et tombant tantôt sur une page déjà lue, tantôt sur une page que nous ne connaissons pas ; mais c'est toujours dans le même livre que nous lisons. »*

Arthur Schopenhauer, **Le Monde comme Volonté et comme Représentation**, Livre premier

j'avais quelques nuits/à massicoter/au hasard/je n'avais  
pas vu le jour/de la semaine

mon verre de Merlot/me rendait plus méfiant/et  
curieux/qu'une double/buse empaillée

je t'ai aperçue sourire/par-dessus mon œil/gauche/qui disait  
vas te faire voir/à l'autre/et je me retournai pour trancher/la  
question de savoir/ce que ton chevalet/nous voulait/de  
si/déroutant :

il avait d'étranges coiffures/perses/crêpées dans le  
cuir/apalachien/il avait laissé pourrir/sur ses épaules/le gilet  
d'un teuton/racé/scalpé/la carcasse abandonnée/aux grands  
espaces

il ne posait pas vraiment/pour la postérité/ton pur  
sang/déplumé/il veillait plutôt/il rassurait et faisait/peur et  
envie/en même/temps

tu ne vois pas ?

si si il m'impressionne fort/ton guerrier pessimiste !/de  
quelle tribu de quel/animal a-t-il/pourfendu la tête/et  
brouillé les pistes ?

mais tu ne vois pas ?/ce splendide guide/peau rouge/est mon  
Schopenhauer/personnel !

tout le visage/tu vois/le visage est tout entier/dans le  
nez :/celui-ci est trop petit/pour que Schopenhauer/y  
soit !/ton Schopenhauer est laid/le mien est beau/c'est  
ainsi/il faudra/t'y faire

je n'avais/évidemment/rien à y revoir

pourtant tu resterais/toute furieuse/de tant de beauté/et de  
si peu/de ressemblance :/tu n'y pourrais rien/tu te traînerais  
vaseuse/pensée sans terre/ferme/tant que ton indien ne  
ressemblerait/de près ni de loin/à l'Idiot de Francfort

ton animal pilleur/prêtre du bison/proie du hasard/nous a  
regardés nous débattre/renaître et retomber/le sang  
tisonner/les ombres épaisses/des tempes/typiques/du  
sexe/asphyxié/casser les unes après les autres/les chaînes de  
la télé/en rafistoler/une ou deux/toujours les mêmes/les  
détruire à nouveau/jeter le courrier au feu/sans le lire/et  
insulter/l'ordinateur/si innocent et  
mensonger/boire/manger/parler et se lécher/les branches

l'indien s'était parfaitement/habitué à nous/voir/vivre

des jours des semaines/des semaines et des jours/des  
semaines/et un jour tu n'y as plus/tenu/tu lui as échoppé un  
bec de lièvre/ivrogne/noirci le gilet/distingué le  
foulard/cravaté/poché/l'œil/rapace/et morvé le menton

le charbon n'en finissait plus/de se déposer sous le  
guerrier/répandu/lessivé/en fumée/sacrifié/pour la patate  
cassée/de ce déchet/de Schopenhauer

l'indien s'était éteint/il n'y a avait plus rien/à faire/avec  
lui/personne ne l'oublierait/jamais plus

j'ai retenu ton bras/très déterminé/à fourrager le feu/avec  
ton fusain/perdu/tu t'es retenue/d'y passer toute entière/et

tu as retourné cette ordure/sur le chevalet/écœurée/crevée et  
folle/dingue

tu ne voulais plus/te voir/même/de dos

de temps en temps/j'allais retourner en douce/le portrait  
défiguré/à l'insu de tes sarcasmes/et moi non plus/je n'en  
croyais rien/et moins encore/je n'en attendais pas moins/de  
le découvrir/encore/mais rien/décidément/personne à  
découvrir/ni plus jamais/personne à regarder/disparaître/et  
je fulminais d'y être/pour quelque chose

moi aussi/je me retenais/dur/de le jeter/au feu/et enfin je  
l'ai vu

la disparition/de ton dernier Mohawk/avait passé/sous  
silence/la naissance de mon premier/philosophe

je le vois je te dis !

quoi encore ?!/ne me parle plus/de cet ivrogne/même  
pas/raté !

mais c'est bien lui/que tu voulais, non ?/c'est bien son  
portrait/argenté/que j'aperçois/là/à l'angle droit/du dos  
blanc/de ton disparu/non ?/à qui voulais-tu/en faire  
baver/au juste/sinon ?

cette vieille peau/de photographie/ne cessait pas/de  
bouger/la lumière !/comment veux-tu/exécuter/un  
portrait/dans ces conditions !

je le vois je te dis !/et cette photo historique/n'est plus/de  
ton Schopenhauer/cruel et carré/qu'une obscure  
copie/dénuée/de toute/intuition/un doublon  
vraiment/méconnaissable

ne raconte pas n'importe/quoi !/il n'a rien/mais vraiment  
rien/de Schopenhauer il est/borgne/on dirait/un  
pochard/un vulgaire/bagarreur/de bar/mauvais et rancunier

juste !/c'est exactement lui :/une admiration si  
véhémence/pour l'existence/qu'il ne lui pardonnait rien/ni  
personne/surtout/personne

charmant/vraiment

pour te donner une idée comme/tournait son Monde comme  
Volonté/et comme/Représentation/vise un peu comme/il  
adorait :/il admirait tellement/le maître chanteur/Kant/un  
exemple/qu'il a réduit en cendres/fumeuses/ses édifices  
systématiques/leurs symétries transcendantales/leurs  
ouvertures en portefeuille/ses convictions/ontologiques/ah !  
il l'aimait tant/son Kant !/il a fait de sa  
révolution/copernicienne/du pâté pour  
philosophe/professionnel !

vraiment ?/charmant

absolument/il s'est fallu de bien peu/qu'il ne bouffe/par sa  
quadruple racine/le principe/de la raison/insuffisante/de  
Kant/ça c'est de l'amour !

je l'ai fait encore trop beau !/on dirait/mais comme tu me le  
racontes/je dois maintenant/l'admettre/il commence/à  
se/ressembler

salement !

dire que j'ai déjà/oublié/mon rêveur effrayant/et sage/et  
arraisonné sa guerre/à vouloir sottement/coller à  
l'affreux/réel !

mais c'est toujours/Schopenhauer/que tu/occis !/il manque  
de sang/peut-être/dans les yeux/mais son front  
philosophe/son menton chafouin et son dégoût/retré/font  
la une des presses/universitaires/on les connaît déjà/par  
cœur/le courage et la grandeur/par contre/de sa solitude  
antisociale/l'absurdité de son sacerdoce/et la fierté  
incendiaire/qu'il en concevait/on n'avait jamais encore/à ma  
connaissance/ouvert son visage/sur ces pages-là

ah .../bon .../mais faudrait pas/pour autant/oublier/de me  
servir/un verre/quand tu t'en sers/un



Illustration de couverture : Nathalie Prat.  
Copyright © Les Éditions du Zaporogue, novembre 2008.